

Libres de choisir la liberté

Canevas des cercles du feu
camps Mafeking, octobre 2018
série proposée par Auroch E.P. (David Shutes)

Introduction à la série

Pratiquement tout le monde traîne des séquelles du passé, réagit mal aux souffrances du présent, ou vit dans la crainte de l'avenir. Nous vivons dans un monde déchu, où les problèmes arrivent. Mais quand nous faisons face à ces problèmes, nous nous y prenons souvent mal. Du coup, nous nous créons des problèmes supplémentaires, des problèmes dont on aurait bien pu se passer. Ces « sur-problèmes » inutiles viennent de nos mauvaises manières de gérer nos problèmes. Le but de cette série de CdF est double : d'une part, il s'agit de voir comment réagir autrement dans nos difficultés, afin de réduire le nombre de sur-problèmes que nous nous créons. D'autre part, il s'agit de voir comment Dieu agit en nous, non pour éliminer nos difficultés mais pour les utiliser, en vue de travailler nos caractères, nous apprendre à lui faire plus confiance, et nous rendre bien plus aimant envers ceux qui nous entourent. Voici les thèmes proposés pour chaque CdF :

- 1) Les sur-problèmes : des difficultés inutiles et évitables (ce CdF, qui développe les principes de base, est forcément à faire le premier jour ; l'ordre des autres n'a pas d'importance).
- 2) « Je n'ai pas été aimé dans mon enfance »
- 3) « J'ai subi des violences dans mon enfance ou ma jeunesse »
- 4) « Les gens sont injustes avec moi ; ils me méprisent »
- 5) « Je passe par une souffrance difficile qui ne s'arrange pas comme je l'aurais espéré »
- 6) « Je vis avec un handicap qui rend la vie bien difficile »

Mode d'emploi

Il est fortement recommandé d'imprimer le schéma de la page suivante en grande taille et de l'afficher dans la salle. Il servira de référence tous les jours et, en plus, le fait de le regarder constamment aidera les participants à mieux comprendre et surtout mieux retenir les principes.

La présentation de base peut se faire en petits groupes ou en grand groupe. La conclusion aussi. Les discussions, qui doivent faire ressortir les implications pour que chacun les comprenne bien, se font en petits groupes. Chaque petit groupe a besoin d'une personne qui coordonne les discussions et qui a préparé le sujet. La taille des petits groupes est problématique : la taille idéale serait de 4 ou 5 personnes maximum, pour que chacun participe pleinement. Toutefois, cela comporte deux inconvénients majeurs : d'une part, cela demande beaucoup de personnes capables de gérer des petits groupes et, d'autre part, tous les participants ne voudront pas s'impliquer pleinement, avec le risque de beaucoup de silence dans certains groupes et le modérateur qui doit plus ou moins « présenter » la matière. Ce serait dommage. La taille maximum des petits groupes, toutefois, devrait être de l'ordre de 10 à 12 personnes par groupe.

Les personnes qui présentent les sujets doivent absolument les préparer. Il est tentant, en voyant un tel canevas, de croire que le travail est tout fait, qu'il n'y a rien à faire. Ce n'est pas le cas. Chaque personne qui va diriger un CdF doit bien travailler le sujet en amont : lire les textes, réfléchir sur le sujet, et choisir comment il va faire pour animer le CdF. L'introduction et la conclusion ne sont pas censées être des simples textes à lire ; ils donnent les grandes lignes à faire ressortir mais c'est à ceux qui dirigent de communiquer cela.

La personne qui gère l'ensemble du CdF devrait se retrouver avant le CdF avec les personnes qui vont gérer ces groupes de discussion, afin de leur présenter le sujet général et, surtout, les grandes lignes qui doivent ressortir des discussions. Il serait très utile que chacun qui dirige un petit groupe ait une copie de la page qui présente le CdF dont il anime la discussion, ainsi que les éléments de réponse qui se trouvent en annexe pour le CdF en question. Si le coordinateur du CdF propose d'autres questions, il doit les communiquer à l'avance à ceux qui gèrent les groupes.

Il est important pour ceux qui conduisent les petits groupes de bien gérer le temps, notamment en faisant passer d'un point au point suivant quand il faut. Il faut garder les participants sur le sujet aussi. Autrement, on peut s'égarer dans des discussions inutiles et utiliser tout le temps disponible sans avoir abordé certains aspects importants de ce qui est présenté.

Bon courage à chacun. Que l'évangile puisse être vécu réellement dans nos groupes EEF et dans nos vies.

Problème

Il m'arrive quelque chose de désagréable qui n'est pas de ma faute

Je le gère comme je choisis de le gérer

en mettant la priorité sur mon bien-être personnel (physique et psychologique) : optique centrée sur MOI

(vraisemblablement le problème est toujours là et en plus)

Je crée des difficultés supplémentaires pour moi et dans mes relations avec ceux qui sont autour de moi :

Sur-problème(s)

en mettant la priorité sur l'œuvre que Dieu veut faire dans ma vie : optique centrée sur DIEU

(vraisemblablement le problème est toujours là mais)

Je suis mieux dans ma peau vis-à-vis de Dieu, de moi-même et de ceux qui m'entourent :

JE VIS AVEC LA GRÂCE DE DIEU

Les sur-problèmes : des difficultés inutiles et évitables

Textes bibliques : Genèse 3.16-19, 2 Corinthiens 4.16-18

Introduction

Dans son amour et sa sagesse, Dieu ne choisit pas d'éliminer tous les problèmes que nous vivons. Au contraire, c'est lui-même qui, dans le texte de Genèse 3, met l'homme pécheur dans un monde où il va forcément connaître des difficultés et souffrances de toutes sortes. Il le fait pour que l'homme se rende compte de son besoin de se laisser diriger par Dieu, mais cela ne veut pas dire que chaque souffrance est une indication que la personne qui la subit n'est pas soumise à Dieu : dans un monde souffrant en générale, c'est le sort de tout le monde. Jésus lui-même a subi des souffrances, insultes, incompréhensions et injustices de nature très diverses sur la terre, et non uniquement quand il a pris nos péchés sur lui-même à la croix. Les souffrances font partie de notre existence sur cette terre, et peuvent même être voulues par Dieu, pour une raison ou une autre.

Mais ce n'est pas la souffrance en elle-même qui nous fait avancer ou qui nous fortifie. L'athlète qui s'entraîne sérieusement va avoir mal par moments, mais ce n'est pas le mal en soi qui le fait progresser. Nous aurions tort de penser que la souffrance est quelque chose de forcément bon et utile. Notamment, en ce qui concerne notre sujet ici, il y a des souffrances que nous nous créons pour nous-mêmes—souvent sans même nous rendre compte que c'est ce que nous sommes en train de faire—et que nous pouvons donc éviter.

Il nous arrive à tous de subir des problèmes—des contrariétés ponctuelles, des épreuves qui durent plus longtemps, des difficultés qui marquent toute notre vie... Nous n'y pouvons rien ; la vie est comme ça. Néanmoins, nous devons forcément réagir à ces difficultés, nous devons les gérer. Et c'est là que nous pouvons changer beaucoup de choses, parce que nous sommes capables de choisir comment réagir.

Nous ne nous rendons pas toujours compte de cette liberté que nous avons dans nos réactions ; souvent, nous pensons qu'une réaction vient spontanément, inéluctablement. Mais ce n'est pas le cas. Il est possible de nous entraîner même dans nos réactions. Le tout, c'est d'apprendre qu'il y a d'autres réactions possibles et les avantages qu'elles procurent, puis d'entretenir ces réactions dans nos esprits, jour après jour et année après année, jusqu'à ce qu'elles deviennent des réflexes qui viennent naturellement.

Le fond du problème, c'est de réagir par rapport à son propre bien-être immédiat, sans tenir compte de Dieu ou du fait que même quand il nous permet de passer par différents types d'épreuves, il ne cesse jamais de nous aimer ou de poursuivre un but positif pour nous. Il peut, par exemple, nous apprendre la patience en nous laissant subir quelqu'un de désagréable, ou nous utiliser pour montrer à quelqu'un la réalité de la foi par notre persévérance même dans l'épreuve. Les cas de figure sont multiples, mais le principe de base est toujours le même : tenir compte de la personne et de l'œuvre de Dieu peut transformer notre manière de vivre une difficulté.

Questions de discussion

1) Quels exemples peut-on trouver pour illustrer le principe que Dieu peut poursuivre un but positif en nous laissant vivre une situation désagréable ?

2) Quelles attitudes ou optiques (c'est-à-dire, façons de concevoir notre vie) peuvent rendre difficile le fait d'accepter les difficultés, surtout celles qui durent dans le temps ?

3) Comment pouvons-nous résumer l'œuvre que Dieu veut faire en nous, plus que tout autre ? Autrement dit, son but principal pour nous, est-il de nous rendre la vie confortable, ou s'agit-il d'autre chose ? Si oui, quoi ?

Conclusion

La souffrance n'est jamais agréable, même quand elle a un but positif. (Une visite chez le dentiste, par exemple...) Mais c'est plus facile qu'on ne le pense d'y ajouter, tout en pensant agir contre la souffrance. Dieu nous donne la possibilité d'agir différemment, toutefois, en lui faisant confiance. Comme la graphique le montre, que notre réaction soit bonne ou mauvaise, il y a toutes les chances que le problème de base sera toujours là. Mais au moins nous pouvons éviter de compliquer notre vie encore plus, et d'empoisonner nos relations avec Dieu et avec ceux qui nous entourent, surtout quand nous sommes dans des situations où ce serait tellement utile de pouvoir nous appuyer sur eux.

« Je n'ai pas été aimé dans mon enfance »

Textes bibliques : Luc 15.18-20 ; Jean 16.26-27

Introduction

De très nombreuses personnes souffrent de ne pas avoir eu l'impression d'avoir été aimé dans leur enfance. Je me rappelle encore d'un jeune de 17 ans qui m'a avoué que jamais de sa vie quelqu'un lui avait dit qu'il l'aimait. Pourtant, ses deux parents étaient encore en vie. Mais ils n'ont jamais su dire—ou encore plus important, montrer—à leur fils qu'ils l'aimaient. Cela nous déstabilise forcément, car chacun de nous a besoin d'être aimé, de savoir que nous sommes importants pour quelqu'un. La gravité de ce sentiment de ne pas avoir été aimé varie d'une personne à une autre, mais beaucoup l'ont, et en souffrent.

La manière la plus courante de gérer ce problème est d'essayer de prouver notre valeur par nos capacités. « Si seulement j'arrive à faire assez bien, on m'aimera. » Mais c'est une optique centrée sur nous-mêmes, qui engendre pas mal de sur-problèmes :

- Cela renforce la notion (fausse) que ma valeur en tant que personne se trouve dans mes capacités. Comme personne n'est bon en tout, et comme de toutes façons mes capacités varient avec le temps, tôt ou tard cela va jouer contre moi, car le fait de ne **pas** être capable me donnera l'impression que les autres ont raison : je ne suis pas bon, je ne suis pas « aimable ».
- Cela provoque des problèmes dans mes relations avec les autres, car le fait de mettre en avant mes capacités est tout simplement de l'orgueil. Or, mon orgueil va forcément heurter l'orgueil des autres (qui ont ces mêmes problèmes de valeur).
- J'aurais aussi du mal à reconnaître et apprécier les capacités des autres, car leur compétences et qualités peuvent sembler diminuer ma propre valeur. Je deviendrai donc facilement critique à l'égard des autres, ce qui peut provoquer beaucoup de conflits.
- Si j'estime que je ne suis pas « aimable » parce que je ne suis pas bon, j'aurai beaucoup de mal aussi à croire que Dieu m'aime, pour les mêmes raisons.

Il y a toutefois une autre manière de gérer ce problème. Il est peut-être vrai qu'on n'a pas été aimé dans la famille, mais on a été aimé de Dieu. Cela ne se ressent peut-être pas, mais cela peut s'apprendre. Le Dieu qui a payé un tel prix pour me racheter est un Dieu d'amour. « Le Père lui-même vous aime. » Au lieu d'essayer de mettre en avant mes capacités, pour que je sois « aimé », je peux me reposer dans l'amour d'un Dieu qui ne désire rien d'autre que de me prendre dans ses bras, comme le prodigue qui est revenu à la maison, et me dire combien il m'aime.

Cet amour de Dieu est extraordinaire, parce qu'on n'a pas besoin de le mériter. Il nous aime parce qu'il est Dieu, et non parce que nous avons telle ou telle qualité. Son amour veut dire que nous sommes importants pour lui, que nous avons de la valeur pour lui. Rien dans ce monde ne peut changer cela, comme le montre Romains 8.35-39.

Questions de discussion

- 1) De quelles manières (notons bien le pluriel) pouvons-nous essayer de nous valoriser par nos capacités et nos qualités ?
- 2) Pourquoi est-ce si difficile de comprendre l'amour de Dieu pour nous et d'y croire ?
- 3) Partant du principe que la valeur qu'une chose a pour moi est révélée par le prix que je suis prêt à payer pour me le procurer, quelle est la valeur que j'ai pour Dieu ?

Conclusion

Tant que j'essaie de prouver ma valeur par mes capacités, afin d'être aimé, je vais repousser les autres plutôt que les attirer. En plus, je renforce constamment la notion que ma seule valeur est « utilitaire », c'est-à-dire qu'elle est basée sur mes qualités, ce que je peux faire. Comprendre la notion d'un amour inconditionnel—un amour qui ne tient absolument pas compte de « mes capacités »—me délivre de cela. Seul Dieu aime d'un amour vraiment inconditionnel et invariable. Me focaliser sur l'amour de Dieu pour moi—malgré tous mes défauts et toutes mes lacunes—me permet non seulement d'accepter qui je suis mais aussi d'apprécier les autres et de bénéficier de leurs qualités, sans ce besoin constant de prouver qui je suis.

« J'ai subi des violences dans mon enfance ou ma jeunesse »

Textes bibliques : 1 Corinthiens 13.11 ; Philippiens 3.13-14

Introduction

Les statistiques sur les violences et les abus des enfants, même dans les pays occidentaux, sont accablants. Parmi les filles, pratiquement un-tiers ont subi des agressions sexuelles entre la naissance et l'âge de 12 ans. Ces agressions sont très variables ; il ne s'agit pas toujours de viols (heureusement). Mais cela laisse des séquelles. Il est plus difficile d'avoir des chiffres pour des garçons, mais bon nombre ont subi des agressions sexuelles aussi. Puis il y a d'autres types d'agressions et de violences. Quand on écoute les récits de ce que les gens ont vécu dans leur enfance, on a envie de pleurer. Et cela laisse des traces.

Avant d'aborder les sur-problèmes qui viennent d'une mauvaise manière de gérer cela, il est important de dire très clairement que le simple fait de se sentir blessé et vulnérable n'est **pas** une mauvaise réaction. C'est parfaitement normal. De telles violences laissent des séquelles. Quand on est frappé, on a le droit d'avoir mal.

Néanmoins, nos réactions produisent souvent d'autres problèmes :

- Le culpabilité. Ceci est particulièrement courant en ce qui concerne les abus sexuels, surtout si l'enfant—trop jeune pour comprendre les enjeux et heureux simplement de plaire à un adulte qui, le plus souvent, est un membre de la famille qui bénéficié de la confiance de l'enfant—y a trouvé un plaisir sur le moment. Le sentiment de culpabilité est normal quand on a réellement fait quelque chose de mal, mais quand on est victime il ne l'est pas. Pourtant, c'est très courant.
- La honte, qui fait qu'on n'ose pas faire confiance à d'autres, surtout une confiance qui permettra une vraie intimité (comme dans le domaine sexuel). Cette honte peut aussi être un empêchement pour s'approcher de Dieu.
- La peur de tous les adultes, comme si tous étaient pareils, comme si tous commettaient de tels actes de violence.
- Paradoxalement, des victimes de violences dans leur enfance deviennent souvent des adultes violents. Ils reproduisent ce qu'ils ont vu : on domine sur les plus faibles, on impose sa volonté (envers ses enfants, par exemple), par la force.

Réagir différemment demande deux choses :

D'une part, comme disent nos textes bibliques, il faut savoir laisser derrière ce qui est derrière. On ne peut pas changer le passé, mais on n'est pas prisonnier du passé non plus, sauf si on choisit de l'être. Le mal que j'ai subi dans le passé n'a pas besoin de définir le présent. Dieu ne me tient pas responsable de ce dont j'étais victime ; il m'encourage simplement à aller de l'avant.

D'autre part, et encore plus important, est de me laisser guérir par Dieu dans mes attitudes, mes façons de faire et de parler. Je n'ai pas besoin de reproduire ces mêmes façons de faire. Apprendre à aimer, apprendre comment des mots, des gestes, le ton de la voix, peuvent blesser un enfant et laisser des traces qui durent peut-être des années, me permettra d'être une influence bien plus positive envers d'autres.

Questions de discussion

1) Quelles sortes (notons bien le pluriel) de sur-problèmes peuvent résulter des mauvaises manières de réagir que nous avons vu ?

2) Qu'est-ce qui fait qu'une personne qui a subi des abus ou violences dans son enfance a tendance à les reproduire dans son propre comportement, malgré le fait de les avoir mal vécu lui-même ?

3) Quelles caractéristiques de la personne de Dieu peuvent nous inciter à lui faire confiance, même si nous avons souffert sérieusement de la part des personnes qui avaient un pouvoir sur nous dans notre enfance ?

Conclusion

Le plus souvent, nous ne voulons pas avouer ouvertement les abus que nous avons vécus dans l'enfance. Ce n'est pas une obligation de le faire, et ce n'est même pas toujours une bonne chose, du moins pas dans tous les contextes. Mais nous pouvons les affronter dans nos propres pensées. Nous pouvons choisir de ne plus vivre en fonction de ces troubles. Nous pouvons choisir notre avenir, quel qu'ait été notre passé.

« Les gens sont injustes avec moi ; ils me méprisent »

Texte biblique : Jean 17.22-23

Introduction

De tous les problèmes personnels que l'être humain vit suite au péché, le sentiment de ne pas avoir de valeur, ou de ne pas valoir beaucoup, est celui qui le déstabilise le plus. L'impression que d'autres sont injustes avec nous, qu'ils nous sous-estiment ou même nous méprisent, touche directement à ce problème de valeur personnelle. C'est pourquoi nous réagissons si mal face aux insultes, aux accusations, ou aux manques d'appréciation.

Il est à remarquer que de tous les problèmes que nous vivons, c'est celui-ci qui a le plus de chances d'être déformé dans notre perception : souvent il est exagéré, parfois carrément imaginé. Le moindre geste ou mot d'un autre peut être interprété comme un mépris profond, même quand il n'en est strictement rien. Cela ne veut pas dire que le problème n'est jamais réel, bien sûr ; au contraire, il y a effectivement beaucoup de gens qui nous méprisent, qui nous regardent de haut. Mais la situation n'est pas du tout toujours aussi grave qu'on ne le pense.

La mauvaise manière de le gérer comporte deux volets, et engendre de nombreux sur-problèmes :

- D'une part, il y a le sentiment de ne pas avoir assez de valeur et, par conséquent, de vouloir appuyer sa valeur. En se mettant en avant, en essayant d'appuyer ce qui ne va pas chez les autres pour ne pas se sentir si mauvais en comparaison, on dégrade les relations avec d'autres (c'est **la première source** de conflits entre personnes), ce qui fait qu'on est encore moins apprécié par d'autres. En plus, si on ne réussit pas à se convaincre qu'on est aussi bien que les autres—si ce n'est pas mieux—on risque fort de se décourager, voire même de sombrer dans la dépression.
- D'autre part, il y a le refus de pardonner à ceux qui nous ont fait ce mal (réel ou imaginaire ; de toutes façons on ne peut pas faire la différence parce que même si on l'a imaginé, on est convaincu que c'était réel). Une citation de Jacques-Rémi Seauve (étudiant en théologie), dans un papier sur les relations personnelles, explique bien les effets néfastes de ce refus de pardonner : « *L'absence de pardon déclenche un processus de rancœur et développe des sentiments négatifs envers la personne ou des tiers. Il encourage à dresser des murs autour de nous pour nous protéger de blessures futures, il nous conduit à résister au plan de Dieu et à son amour. Il a des influences sur la santé, la sociabilité et la confiance face aux difficultés. C'est comme boire un poison et espérer que l'autre en meurt.* » Sa dernière phrase (c'est lui qui l'a mis en gras) résume bien la situation.

Réagir autrement vient du fait de comprendre que ma valeur ne vient pas de ce que d'autres pensent (ou de ce que j'imagine qu'ils pensent) de moi. Ma valeur la plus fondamentale réside dans le fait que je suis important pour Dieu. Je suis aimé de lui d'un amour infini et inconditionnel. Dans notre texte biblique, Jésus nous apprend que le Père nous aime **comme il aime Jésus**. C'est extraordinaire. C'est plus qu'extraordinaire ; c'est incompréhensible. Mais c'est un fait.

Jean, l'apôtre qui nous a transmis cette prière de Jésus, est connu comme « l'apôtre de l'amour ». Il en parle énormément dans ses écrits. Mais ce n'était pas toujours le cas. Dans sa jeunesse, avec son frère, ils voulaient faire tomber le feu du ciel pour détruire tout un village—hommes, femmes et enfants—parce que les gens de ce village n'avaient pas voulu accueillir Jésus et ceux qui étaient avec lui sous prétexte qu'ils étaient juifs (Luc 9.51-56). Face à ce mépris, il a voulu se venger—faire du mal à ceux qui ont fait du mal. Mais Dieu lui a appris à aimer, parce qu'il a découvert dans le sacrifice de Jésus combien il était aimé par Dieu.

Questions de discussion

- 1) Quelles réactions mauvaises (notons bien le pluriel) le sentiment de manque de valeur peut-il produire en nous ?
- 2) Quelle est la différence entre pardonner et excuser ?
- 3) Pour quelles raisons (notons bien le pluriel) est-il si difficile de pardonner ?

Conclusion

Pardonner ne veut pas dire excuser. Pardonner, c'est renoncer à toute tentative—même dans nos pensées—d'abaisser ou punir celui qui nous a fait du mal. C'est laisser Dieu s'occuper de cela. On a l'impression que pardonner, c'est perdre. Mais le paradoxe du refus de pardonner, c'est que tant que j'essaie de « défendre ma valeur » envers ceux qui me méprisent, je vais seulement empoisonner mon propre esprit. En réalité, peu de choses nous libèrent autant que le fait de pardonner, sachant que c'est à Dieu de régler les injustices, et non nous-mêmes.

« Je passe par une souffrance difficile qui ne s'arrange pas comme je l'aurais espéré »

Texte biblique : Lamentations 3.16-24

Introduction

Il y a forcément des épreuves dans la vie. Parfois on les voit venir, parfois elles arrivent si subitement qu'on ne pouvait pas les imaginer, même quelques minutes auparavant. Quand ces difficultés s'arrangent rapidement, elles ne nous déstabilisent pas beaucoup. Au contraire, elles peuvent même être vues comme des confirmations de la bonté de Dieu : « Dieu m'a délivré, gloire à Dieu, il est bon ! » Mais quand elles durent, quand la vie reste difficile jour après jour, semaine après semaine, parfois année après année, la souffrance nous ronge de l'intérieur. Selon les cas, la douleur physique, le manque de sommeil ou l'incapacité à faire des choses qu'on estime importantes peuvent aggraver sérieusement la souffrance.

Il y a différentes mauvaises manières de réagir à une telle épreuve, qui peuvent engendrer beaucoup de sur-problèmes dans nos relations avec Dieu et avec d'autres :

- Douter de l'amour de Dieu pour nous, ou de sa puissance pour nous aider.
- Sombrier dans la pitié de soi, souvent en essayant de tirer toute l'attention des autres sur nous.
- Devenir jaloux des autres qui ne souffrent pas.

Ces manières de réagir nous privent de l'aide de Dieu, nous empêchant de nous appuyer sur son amour, juste au moment où nous en avons le plus besoin. En plus, on devient facilement une personne que d'autres n'aiment pas trop fréquenter, parce qu'on ne fait que se plaindre.

Réagir autrement nécessite le fait de se baser sur ce qu'on **sait** plutôt que sur ce qu'on **ressent**. Dans l'épreuve, ce qu'on ressent ne peut pas être la joie, forcément. Mais Jérémie, dans notre texte biblique, nous donne la clé d'une autre réaction. Il vivait une épreuve horrible (la destruction de sa ville et de son peuple, avec en plus l'animosité d'une grande partie de la population qui le voyait comme un traître, à la solde des Babyloniens). Quand il dit dans le verset 18 : « Mon espérance en Dieu est perdue », il parle de ce qu'il ressent. Cette confiance profonde et spontanée en Dieu, qui marque les croyants la plupart du temps, ne vient pas aussi facilement dans l'épreuve, surtout une épreuve qui dure (il écrit quelque temps après un siège de deux ans, avec des suites catastrophiques, et après 40 ans d'avoir appelé le peuple à la repentance, sans résultat). Il ne peut plus se baser sur ses sentiments.

Il nous montre une autre façon de réagir dans le verset 21 : se baser sur ce qu'il sait, même s'il ne ressent plus rien. Il choisit délibérément de revenir à ce qu'il a appris dans toutes les années qu'il a vécues avec Dieu : Dieu est bon, même quand il nous laisse passer par le feu. Au-delà de l'épreuve—et même au sein de l'épreuve—il continuera de faire son œuvre en nous, en vue de nous conduire vers un but parfaitement positif.

Notons toutefois qu'on ne peut pas se baser sur ce qu'on sait, si on ne l'a pas appris. Réagir de cette manière dans l'épreuve nécessite le fait d'apprendre—et non simplement de ressentir—qui est Dieu : sa bonté, sa sainteté, sa fidélité. Pour cela, il nous faut connaître Dieu réellement, savoir qui il est, et non pas nous contenter de sentiments.

Questions de discussion

1) Est-ce que se rappeler la bonté de Dieu est simplement un exercice psychologique, ou une vérité objective ? En quoi la différence entre les deux est-elle importante ?

2) Comment se fait-il que ce que nous savons peut mieux nous soutenir au sein de l'épreuve que ce que nous ressentons ?

3) Quelles sont les moyens les plus utiles (notons bien le pluriel) pour apprendre qui est Dieu réellement ?

Conclusion

Tout le monde a le droit de souffrir quand on est dans l'épreuve. Nous ne sommes pas obligés de faire semblant d'être tout heureux quand en réalité ça ne va pas bien du tout. Mais si nous voulons éviter de nous enfoncer encore plus dans l'épreuve, avec des sur-problèmes qui rendront la vie encore plus difficile, nous avons besoin de nous imprégner de la pensée de Dieu—qui il est et tout le bien qu'il veut nous faire, même à travers les moments les plus difficiles—avant de nous trouver dans une épreuve sévère. Ce n'est que de cette manière que nous serons en mesure de nous rappeler, même dans la nuit la plus noire et la plus longue, que tout n'est pas perdu : « Les bontés de l'Éternel ne sont pas à leur terme ».

« Je vis avec un handicap qui rend la vie bien difficile »

Texte biblique : 2 Corinthiens 12.7-9

Introduction

Beaucoup de gens ont des handicaps d'un ordre ou un autre. Cela peut être un handicap physique, mais c'est possible aussi que ce soit d'ordre mental, social, psychologique, ou même économique. Un handicap est différent d'une épreuve qui dure un temps (même si c'est long) et qui finit par s'arranger—du moins, on peut espérer qu'il va s'arranger. Mais un handicap fait partie de ma personne, c'est une chose avec laquelle je vais vivre, sans intervention miraculeuse, pour le reste de ma vie.

Selon le handicap, il peut attirer la pitié des autres ou leur mépris—ou même les deux. Ces deux réactions peuvent être difficiles à supporter (quoique non de la même manière). S'il s'agit du mépris, il peut se déguiser en « conseils spirituels » qui semblent avoir pour but de nous aider mais qui en réalité nous enfoncent : « C'est sûrement un manque de foi de ta part, ou le péché dans ta vie, qui est à l'origine. Si tu te confies pleinement à Dieu, il t'en délivrera. » C'était le conseil des amis de Job, mais malgré la tournure spirituelle, c'est simplement une autre manière de dire que la personne est moins bien que d'autres.

Ce qu'une personne avec un handicap voudrait le plus, ce n'est pas la pitié des autres, ni même leur aide, mais d'être normal : être comme tout le monde. C'est le fait d'être différent, d'être moins bien que les autres, qui ronge le plus à la longue.

Comme pour la plupart des difficultés que nous vivons, il y a plusieurs mauvaises réactions possibles :

- Le sentiment d'injustice de la part de Dieu.
- Un sentiment de culpabilité : « Je dois être en tort, pour que Dieu me punisse de la sorte. »
- La pitié de soi, voire la dépression.
- Ne plus rien faire : « Je ne peux pas faire comme les autres », ce qui prive la personne du sens de l'accomplissement.

Plusieurs points peuvent nous aider à réagir différemment, d'une manière qui ne produira pas de sur-problèmes :

- Déjà, se rappeler que **tout le monde** est handicapé, d'une manière ou d'une autre. Il y a chez tout le monde des capacités ou des qualités qui manquent, mais que la plupart d'autres ont. Comprendre cela, c'est comprendre que, dans le fond, on n'est pas si différent que ça.
- Comme notre texte biblique nous le montre, un handicap peut avoir une grande utilité, celle de nous faire comprendre que nous pouvons servir Dieu mais c'est lui, et non nos qualités personnelles, qui accomplit cette œuvre. Le même apôtre Paul qui a écrit ce texte a aussi écrit, dans 1 Corinthiens 15.10 : « Par la grâce de Dieu je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n'a pas été vaine ; loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous ; non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. »
- Une épreuve n'est jamais une punition pour le péché. Roy Hession a dit : « Si tu penses que les difficultés que tu vis sont une punition de Dieu pour ton péché, c'est que tu ne comprends pas du tout ce qu'est la punition que mérite le péché. »
- Si une épreuve n'est pas une punition, c'est qu'elle a un but positif pour nous ou pour d'autres. Dieu peut—et veut—utiliser cet handicap pour nous faire progresser, nous montrer que nous pouvons aller de l'avant et le servir, malgré notre faiblesse, parce que la vraie force est en lui.
- Se laisser aider par d'autres peut être vu comme humiliant, mais cela montre aux autres qu'ils sont utiles. Cela leur donne la possibilité de montrer leur amour d'une manière très pratique.
- Les épreuves que nous vivons dans cette vie encouragent aussi la perspective de l'éternité. Nous comprenons plus facilement que notre espérance n'est pas dans ce monde.

Questions de discussion

- 1) Quelles sortes de handicaps, en dehors des handicaps physiques évidents, pouvons-nous vivre ?
- 2) Quels sortes de buts (notons bien le pluriel) Dieu peut-il poursuivre en nous laissant vivre avec un handicap ?
- 3) Quelles attitudes (notons le pluriel ici aussi) devons-nous montrer envers les handicaps des autres ?

Conclusion

L'orgueil humain fait que nous voudrions nous en sortir tout seul, chacun de nous. Mais nos handicaps sont, dans le fond, ce qui nous unit, parce qu'ils nous obligent de reconnaître que nous avons besoin les uns des autres, et que nous avons tous besoin de Dieu. Au lieu de nous plaindre, cherchons plutôt comment nous pouvons glorifier Dieu, malgré nos faiblesses et même à travers nos faiblesses.

Annexe : quelques lignes de réponse aux questions de discussion

Il ne s'agit pas de listes exhaustives de toutes les réponses possibles, bien sûr. Mais cet annexe s'adresse à ceux qui gèrent les petits groupes, afin qu'ils voient le type de réponses qui peuvent être utiles, pour que les participants comprennent les enjeux du sujet. Quand il y a des réponses **en gras**, ce sont des réponses plus importantes ; si les participants ne les trouvent pas (ou quelque chose qui s'en rapproche, en faisant ressortir les mêmes principes), le coordinateur du petit groupe peut donner des suggestions qui vont aider les participants à les trouver, ou même les donner lui-même si personne ne les trouve. (Cette dernière façon de faire est à éviter, si possible—les participants retiendront mieux des réponses qu'ils ont trouvées eux-mêmes.) Toutefois, en tenant compte du temps disponible, il ne faut pas s'attendre à ce que tout ce qui est dit ici ressorte dans les petits groupes.

Les sujets ne sont pas numérotés, puisque l'ordre pour les présenter n'est pas fixe (en dehors du premier, qui introduit le principe général), mais les titres sont bien indiqués. Comme il n'y en a que six, il doit être facile de se repérer.

Les sur-problèmes : des difficultés inutiles et évitables

1) Quels exemples peut-on trouver pour illustrer le principe que Dieu peut poursuivre un but positif en nous laissant vivre une situation désagréable ?

- ***un entraîneur athlétique qui fait faire des exercices difficiles pour former des athlètes***
- ***un médecin qui risque sa vie pour sauver des gens après une catastrophe naturelle***
- ***un parent qui punit un enfant pour qu'il apprenne comment agir correctement dans la vie***
- *Dieu qui nous apprend la patience en nous faisant vivre des situations où nous en avons besoin*
- *Dieu qui nous apprend à lui faire confiance en nous laissant dans des situations que nous ne maîtrisons pas nous-mêmes*

2) Quelles attitudes ou optiques (c'est-à-dire, façons de concevoir notre vie) peuvent rendre difficile le fait d'accepter les difficultés, surtout celles qui durent dans le temps ?

- ***L'égoïsme : je pense que mon bien-être à moi est la chose la plus importante dans le monde***
- ***Le matérialisme : je pense que « mon bien-être » ne peut se mesurer que dans le domaine physique***
- ***L'impatience : je refuse une « formation à long-terme », voulant une délivrance immédiate***
- *L'indifférence envers les autres : la notion que ma fidélité dans l'épreuve peut être un encouragement pour quelqu'un d'autre ne me viendrait jamais à l'esprit, et n'aurait pas d'importance pour moi si j'y pensais*

3) Comment pouvons-nous résumer l'œuvre que Dieu veut faire en nous, plus que tout autre ? Autrement dit, son but principal pour nous, est-il de nous rendre la vie confortable, ou s'agit-il d'autre chose ? Si oui, quoi ?

- ***Dieu veut transformer notre caractère, pour nous détourner des attitudes empreintes de péché qui nous caractérisent naturellement***
- *Dieu veut nous apprendre à lui faire confiance*
- *Dieu veut nous apprendre à obéir à sa volonté*
- *Dieu veut nous apprendre la dépendance : nous avons besoin de nous laisser diriger par lui, car nous ne savons pas, par nous-mêmes, tout ce qui est nécessaire pour diriger notre vie*
- *Dieu veut nous apprendre à vivre une relation personnelle et intime avec lui*

« Je n'ai pas été aimé dans mon enfance »

1) De quelles manières (notons bien le pluriel) pouvons-nous essayer de nous valoriser par nos capacités et nos qualités ?

- ***Faire remarquer à toutes les occasions nos accomplissements (orgueil)***
- *Nous vanter de nos qualités (orgueil)*
- ***Faire des efforts non dans le but de faire quelque chose de bien mais uniquement de prouver notre supériorité***
- *Essayer constamment d'attirer l'attention sur nous*
- ***Attitudes critiques envers d'autres***
- ***Faire remarquer constamment tout ce qui ne va pas chez les autres***
- *Insister que d'autres nous adressent par certains titres et reconnaissent nos positions ou accomplissements*
- *Prendre les moindres mots, faits, gestes ou—surtout—oublis des autres pour des insultes délibérés*

2) Pourquoi est-ce si difficile de comprendre l'amour de Dieu pour nous et d'y croire ?

- ***Nous ne voyons pas Dieu directement***
- *L'amour de Dieu se constate dans le but à long-terme qu'il poursuit dans nos vies, mais nous voulons plutôt un amour qui se « ressent » dans l'immédiat*

- *La notion d'un amour « gentill » qui ne laisserait jamais passer par une difficulté—une idée qui est très répandue dans notre société—fait que nous pouvons difficilement réconcilier l'amour de Dieu avec les épreuves de la vie*
- *Plus nous avons souffert, plus la notion se généralise dans nos esprits que personne ne nous aime*

3) Partant du principe que la valeur qu'une chose a pour moi est révélée par le prix que je suis prêt à payer pour me le procurer, quelle est la valeur que j'ai pour Dieu ?

- *Il a payé le prix du sacrifice de Christ pour me racheter*
- *Puisque Christ a une valeur infinie, cela montre que j'ai une valeur infinie pour Dieu*
- *Malgré des années où j'ai refusé la relation avec lui, il ne m'a jamais abandonné, il continue de m'aimer*
- *Même en tant que croyant, il aurait toutes les raisons de se fâcher avec moi ou de se décourager mais il continue toujours de m'aimer*

« J'ai subi des violences dans mon enfance ou ma jeunesse »

1) Quelles sortes (notons bien le pluriel) de sur-problèmes peuvent résulter des mauvaises manières de réagir que nous avons vu ?

- *Je me renferme sur moi-même parce que j'ai honte de ce que je suis ou de ce que j'ai fait*
- *Peur de vivre une relation sexuelle (ou même incapacité totale, dans des cas particulièrement graves), voire peur de l'autre sexe même dans des situations banales, si l'abus était de nature sexuelle*
- *Je refuse de laisser d'autres me connaître réellement, me privant de relations profondes*
- *J'agis de la seule manière que je connais (la violence), ce qui fait que d'autres m'en veulent pour le mal que je leur fais*

2) Qu'est-ce qui fait qu'une personne qui a subi des abus ou violences dans son enfance a tendance à les reproduire dans son propre comportement, malgré le fait de les avoir mal vécu lui-même ?

- *C'est le seul fonctionnement qu'il connaît, c'est ce qu'il a vu*
- *N'ayant pas appris le principe de l'amour, il agit par le principe du plus fort qui domine sur le plus faible*
- *Il veut se venger du mal qui lui a été fait, donc il s'en prend à d'autres, surtout ceux qui sont sous son autorité*

3) Quelles caractéristiques de la personne de Dieu peuvent nous inciter à lui faire confiance, même si nous avons souffert sérieusement de la part des personnes qui avaient un pouvoir sur nous dans notre enfance ?

- *Son amour : il veut nous faire du bien parce que nous sommes importants pour lui*
- *Il sait tout, donc il ne se trompe pas dans ce qu'il me demande de faire (ou ne pas faire)*
- *Il est tout-puissant, donc il peut m'aider quelle que soit ma situation*
- *Il est partout, donc il sera toujours avec moi même si parfois je me sens très seul*
- *Il ne change pas, donc je peux compter sur le fait qu'il ne s'arrêtera jamais de m'aimer*

« Les gens sont injustes avec moi ; ils me méprisent »

1) Quelles réactions mauvaises (notons bien le pluriel) le sentiment de manque de valeur peut-il produire en nous ?

- *Peur des autres (allant de la timidité à la phobie)*
- *Sentiment d'impuissance (parce que je ne suis pas assez bon pour accomplir quelque chose d'utile)*
- *Déprime, voire dépression*
- *Toutes sortes de tentatives d'abaisser d'autres (critiques, injures, racisme, voir violences verbales ou même physiques) pour me sentir moins mauvais en comparaison*
- *Colère (je ne peux pas supporter que d'autres n'agissent pas comme je le veux, car cela voudrait dire qu'ils sont mieux que moi)*

2) Quelle est la différence entre pardonner et excuser ?

- *Pardoner, c'est ne pas chercher à se venger ou à abaisser l'autre (même pas dans notre esprit), alors qu'il a eu tort d'agir d'une certaine manière. Excuser, c'est reconnaître que même si ce qu'il a fait a pu nous gêner, il n'avait pas tort de le faire parce qu'il y avait justement une excuse qui fait qu'il ne pouvait pas faire autrement.*
- *Notons que Dieu pardonne le péché, mais ne l'excuse jamais.*
- *Notons aussi qu'il n'est pas approprié de dire « Je m'excuse » quand je suis réellement en tort ; il faudrait plutôt demander pardon*

3) Pour quelles raisons (notons bien le pluriel) est-il si difficile de pardonner ?

- *J'ai l'impression que j'accepte que l'autre à le droit de me faire mal, donc qu'il est supérieur à moi*
- *Je pense que « pardonner » veut dire « excuser », c'est-à-dire lui donner raison de faire ce qu'il a fait*
- *Je veux me venger pour « rétablir l'équilibre »*
- *J'ai le sentiment que si je pardonne, justice n'est pas faite*

« Je passe par une souffrance difficile qui ne s'arrange pas comme je l'aurais espéré »

1) Est-ce que se rappeler la bonté de Dieu est simplement un exercice psychologique, ou une vérité objective ? En quoi la différence entre les deux est-elle importante ?

- ***C'est une vérité objective : Dieu existe réellement, et il est réellement bon envers nous***
- ***Si ce n'est qu'un exercice psychologique (« Je me sens mieux en me disant cela, même si ce n'est pas vrai »), la bonté de Dieu n'a aucun rapport avec la réalité***
- *Si la bonté de Dieu ne fait pas partie de la réalité, tôt ou tard je serai confronté à cela, et je me sentirai pire qu'avant*

2) Comment se fait-il que ce que nous savons peut mieux nous soutenir au sein de l'épreuve que ce que nous ressentons ?

- ***Les sentiments varient tout le temps, mais ce que nous savons est plus stable***
- ***Dans l'épreuve, la souffrance de l'épreuve fera que « ce que nous ressentons » sera plutôt mauvais***
- *Nous pouvons garder des traces objectives (écrites, par exemple) de ce que nous savons, mais on ne peut pas « garder un sentiment »*
- *D'autres peuvent nous rappeler ce que nous avons appris, mais ils ne peuvent pas nous communiquer un sentiment*

3) Quelles sont les moyens les plus utiles (notons bien le pluriel) pour apprendre qui est Dieu réellement ?

- ***L'étude de la Parole de Dieu (la Bible)***
- ***L'étude de la personne de Jésus, qui est Dieu manifesté sur terre, en tant qu'être humain***
- *L'expérience de la vie (Dieu me montre qui il est quand je vis avec lui)*
- *Le témoignage des autres (s'il s'agit de gens dignes de confiance)*

« Je vis avec un handicap qui rend la vie bien difficile »

1) Quelles sortes de handicaps, en dehors des handicaps physiques évidents, pouvons-nous vivre ?

- *« Je suis laid » (ou gros, ou trop petit...)*
- *« Je ne suis pas doué » (dans un domaine, ou d'une manière générale)*
- *« Je n'ai pas eu la possibilité d'avoir une bonne éducation »*
- *« Je n'ai pas une famille qui me soutient moralement »*
- *« Je n'ai pas beaucoup d'argent » (c'est un vrai handicap dans notre société tellement orienté sur l'argent)*
- *« Je fais partie d'un peuple méprisé dans notre société » (pour des raisons racistes, par exemple)*

2) Quels sortes de buts (notons bien le pluriel) Dieu peut-il poursuivre en nous laissant vivre avec un handicap ?

- ***Nous apprendre notre besoin de lui***
- ***Faire comprendre, à nous et aux autres, que la gloire revient à lui et non à nous***
- *Nous apprendre à travailler avec d'autres, reconnaissant que nous ne pouvons pas tout faire tout seul*
- *Nous apprendre la compassion des autres qui ont des handicaps*
- *Apprendre la compassion à des personnes qui nous voient vivre*
- ***Donner aux autres l'occasion de manifester leur amour d'une manière très pratique par le service***
- *Renforcer les liens entre nous, puisque nous avons besoin les uns des autres*
- *Encourager d'autres qui vivent des handicaps, qui sauront qu'ils ne sont pas les seuls*
- ***Nous montrer, et montrer aux autres, qu'un handicap ne veut pas dire qu'on ne peut pas accomplir de grandes choses, avec l'aide de Dieu***

3) Quelles attitudes (notons le pluriel ici aussi) devons nous montrer envers les handicaps des autres ?

- ***Comprendre que leurs handicaps n'enlèvent strictement rien à leur valeur en tant que personne***
- *Une compassion qui tient compte de leur situation particulière*
- ***Être disponible pour aider, sans créer une dépendance ou supposer qu'ils ne peuvent rien faire pour eux-mêmes***
- ***Les considérer comme des êtres humains à part entière et non comme « des handicapés » (c'est-à-dire, leur handicap ne définit pas leur personne)***